

# « LE-LIVRE-QUE-JE-N'ÉCRIS-PAS » QUI L'ÉCRIT ? L'APPEL DES COMMENCEMENTS ET DES FINS DANS L'ŒUVRE DE CIXOUS

CATHERINE MAVRIKAKIS  
Université de Montréal (Canada)

## 1. ÉCRITURE ET PROPHÉTIE

C'est à la logique de la prophétie inscrite dans un livre, de la prémonition écrite, à laquelle les livres de Cixous et particulièrement *Tours Promises*<sup>1</sup> convient à penser. Il semble en effet que depuis quelques années, le travail d'écriture de Cixous tourne autour de la question du livre qui veut penser son surgissement, sa venue au monde en enjoignant au temps, au passé, au présent et même à l'avenir d'exister, de se donner dans le livre comme un « ici et maintenant ». Il s'agit pour Cixous d'une part de mettre en scène l'origine de l'acte d'écriture, de donner à lire le commencement comme apparition, comme affirmation spectrale d'un livre à venir et, d'autre part, de voir en quoi le début du livre constitue un événement dont le sens échappe à l'écrivaine et qui pourtant s'accomplit inéluctablement comme une prophétie qui ne pourra être interprétée que plus tard, à la fin du récit. Ainsi Cixous répond à deux questions à la fois : D'où vient l'écriture? Et où conduit-elle? Dans le commencement de chaque livre s'exécute déjà sa fin et tout le travail littéraire de Cixous de ces dernières années est une pensée sur le commencement, sur l'origine comme devenir. Il y aurait donc une étude à mener sur les rapports entre la pensée du livre et le judaïsme de l'écriture de Cixous, comme en parle Maurice Blanchot :

« s'il y a un monde où, cherchant la vérité et les règles de vie, ce que l'on rencontre, ce n'est pas le monde, c'est un livre, le mystère et le commandement d'un livre, c'est bien le judaïsme, là où s'affirme la puissance de la parole et de l'exégèse, où tout part d'un texte et tout y revient, livre unique dans lequel s'enroule une suite

---

1. CIXOUS, Hélène : *Tours promises*, Paris, Galilée, 2004.

prodigieuse de livres, bibliothèque non seulement universelle, mais qui tient lieu de l'univers et plus vaste, plus énigmatique que lui ».<sup>2</sup>

Ce travail ne pourra être fait de façon exhaustive ici, mais il sera en quelque sorte promis, esquissé en filigrane et permettra d'entrevoir quels liens se tissent entre la pensée de Cixous et une tradition judaïque du livre.

Tout chez Cixous semble renvoyer au livre et à son commencement, un commencement comme Révélation dont il est impossible de dire, de nommer le contenu. On ne peut livrer, révéler ce qu'est le Révélé : «La Révélation et le Livre sont deux termes contemporains. La Révélation commence avec le Livre. Le Livre est la Révélation. Entrer dans le Livre comme on entre dans l'Histoire qui est en train de s'écrire, c'est entendre la Parole qui se révèle –ici et maintenant».<sup>3</sup>

En quoi un livre est-il révélation ou prophétie réalisée? En quoi est-il annonciateur? Et comment échapper à ce qui est déjà écrit dans le livre, dès son début, à ce qui travaille les mots, les livres à leur insu prophétique? D'où vient la première phrase d'un livre? Dès sa venue que porte cette phrase de l'avenir du livre? Que promet la première phrase d'un livre? Et cette promesse faite par le livre est-elle tenue seulement quand la dernière phrase de celui-ci est terminée, inscrite, ou encore quand la dernière page se dévoile et vient mettre un terme à la promesse ainsi maintenue et tenue? Le livre se clôt-il sur des pages accumulées qui constituent une promesse en même temps qu'elles exécutent celle-ci? Dans ces conditions, le début du livre inscrit déjà sa fin, et la promesse tenue n'est autre que celle que les premiers mots appellent, prophétisent.

## 2. LE LIVRE ATOPIQUE

Dans *Les rêveries de la femme sauvage. Scènes primitives*<sup>4</sup>, Cixous commence en italique par une citation d'un texte qu'elle a écrit. Le livre commence ainsi : «*Tout le temps où je vivais en Algérie, je rêvais d'arriver un jour en Algérie, j'aurais fait n'importe quoi pour y arriver* avais-je écrit [...]».<sup>5</sup> Cette phrase qui ouvre le livre sera aussi dans la dernière phrase du livre *Les Rêveries de la femme sauvage*:

« Je ne pouvais plus désormais chasser le livre qui ne cessait de m'appeler dès que j'ouvrais la fenêtre de l'obscurité. Je me suis redressée dans mon lit en pleine nuit et avec le crayon gras qui est toujours couché à côté de ma main j'ai écrit à grands traits dans le noir : *Tout le temps où je vivais en Algérie je rêvais d'arriver un jour en Algérie* ».<sup>6</sup>

Le livre se clora donc sur son début, se refermera sur sa propre répétition, comme si le livre dès son commencement avait déjà inscrit sa fin et qu'il s'agissait pour le texte dans son entier d'être un temps, un espace déployé

2. BLANCHOT, Maurice : *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 575. Cité par OUAKNIN, Marc-Alain : *Le Livre brûlé. Philosophie du Talmud*, Paris, Lieu Commun, 1993, p. 22.

3. OUAKNIN, Marc-Alain : *Le Livre brûlé*, op. cit., p. 22.

4. CIXOUS, Hélène : *Les Rêveries de la femme sauvage, Scènes primitives*, Paris, Galilée, 2000.

5. Ibid., p. 9.

6. Ibid., p. 168.

entre une fin et un commencement. Ce début ne marque qu'une temporalité qui se répète et qui, telle une scène primitive (sous-titre du livre de Cixous), se rejoue en n'ayant de devenir que dans sa réinscription. Le temps du livre dans sa circularité, marque l'impossibilité d'une marque définitive. Dans ses bégaiements, le livre avoue que le commencement balbutie et se place ainsi du côté d'un temps qui n'arrive pas à se tracer, à se donner une fois pour toutes. Tout se passe comme si l'impossibilité pour Cixous d'arriver en Algérie, alors qu'elle y vit, renvoie à cette autre impossibilité que constitue le commencement du livre. L'impossibilité d'un temps qui inaugure, qui fait sa marque renvoie aussi à l'impuissance du livre de se donner un lieu, lui-même, qui le contienne. Si en ouvrant *Les Rêveries de la femme sauvage* on est dans le livre, on rêve aussi un jour d'y arriver, de commencer ce livre qui ne commence pas, qui commence par une citation, par un texte qui se donne comme début dans la mesure où il est mis en italique et présenté comme emprunté à une autre scène d'écriture. En fait, tout le dispositif livresque nous fait voir ce commencement comme un retrait, une excroissance au texte que pourtant il inaugure. Le livre devient alors « atopique » et les textes qui le constituent ne sont pas tout à fait à leur place : ils se déplacent sans cesse, se dédoublent, sont repris afin de faire du livre un espace d'errance, un lieu ouvert, qui n'assigne pas aux mots une place déterminée où ils pourraient séjourner une fois pour toutes<sup>7</sup>. C'est la question du voyage du sens, telle que Ouaknin la pose qui est ici mise de l'avant. Le sens ne peut se donner là où il se donne, dès le commencement, ou encore en une seule fois. Il ne peut s'appréhender que dans son exil, dans ses pérégrinations qui le révèlent comme insaisissable, inassignable. « Le dire du voyage, écrit Ouaknin, ne doit pas s'arrêter, s'échouer dans un dit ».<sup>8</sup> À cela, il faudrait ajouter en faisant écho à Ouaknin que le dire du commencement ne doit pas s'arrêter, s'échouer dans un dit. On doit affirmer qu'un texte, dès son origine, ne doit pas s'enfermer dans ce qu'il nomme et ce qu'il appelle, convoque en son début. Il doit laisser ouvertes les possibilités multiples du livre, ne pas enfermer le sens de celui-ci dès son apparition, dans la première phrase et doit permettre au contraire, le voyage du sens et de l'interprétation. Dans ces conditions, on peut dire que l'œuvre de Cixous est hantée par la peur d'un dire, d'un commencement, qui serait la mort annoncée, prédictible, de ce dire, de ce commencement. Comment écrire sans achever l'écriture, sans fixer le sens? L'origine du livre doit être alors nomade, se déplacer dans le livre, se concevoir comme dynamique, dans un hors-lieu. On peut alors penser aux mots de Jabès cités par Ouaknin : « Le livre est peut-être la perte, de tout lieu, le non-lieu du lieu perdu. Un non lieu comme une non-origine, un non-présent, un non-savoir, un vide, un blanc ».<sup>9</sup> Le livre chez Cixous est alors pensé comme un espace impossible ou difficilement pensable, dans lequel le début est aussi la fin, créant ainsi une étrangeté en lui,

---

7. Je renvoie ici à toute l'idée du texte atopique telle que Marc-Alain Ouaknin la développe dans *Le Livre brûlé*, op. cit., pp. 220-222.

8. OUAKNIN, Marc-Alain : op. cit., p. 221.

9. JABÈS, Edmond, cité dans OUAKNIN, Marc-Alain: op.cit., p. 220.

se donnant de cette façon comme un site à peine cernable, ouvert sur lui-même. L'écriture est sous le signe d'une impossibilité, d'un « non-lieu », pour reprendre le mot de Jabès, ou d'un perpétuel voyage. C'est bien l'éclatement d'un espace littéraire circonscrit, évident qui ainsi se manifeste : le livre devient un espace à repenser dans son épaisseur, dans son volume et dans les répétitions qu'il porte. Il devient insaisissable, imprenable puisqu'il peut et doit se prendre par tous les bouts (sa fin et son commencement) en même temps. Cette « atopie » du livre enlève l'illusion de la possession du sens, puisque chaque moment du livre peut être repris ailleurs dans le livre, réinterprété. Le voyage du sens et le livre « atopique » nous rappellent que :

« Les mots exode, exil, aussi bien que les paroles entendues par Abraham : « Va-t-en de ton lieu, natal, de ta parenté, de ta maison » portent un sens négatif. S'il faut se mettre en route et errer, est-ce parce qu'exclus de la vérité nous sommes condamnés à l'exclusion qui interdit toute demeure? N'est-ce pas plutôt que cette errance signifie un rapport nouveau avec le « vrai »? N'est-ce pas aussi que ce mouvement nomade (où s'inscrit l'idée de partage et de séparation) s'affirme non comme l'éternelle privation d'un séjour, mais comme une manière authentique de résider, d'une résidence qui ne nous lie pas à la détermination d'un lieu, ni à la fixation auprès d'une réalité d'ores et déjà fondée, sûre, permanente? »<sup>10</sup>

L'Arche est le lieu du non-lieu : lieu de la parole divine (et humaine) : « voyage de l'Arche », voyage de la parole! »<sup>11</sup>

Il faut alors penser aux récits de Cixous publiés dans les dernières années comme une arche, celle de Noé, un non-lieu nomade. Cette hospitalité du livre faite aux animaux est très présente dans le travail de Cixous : « Le livre recueille les chiens abandonnés qui n'ont pas été recueillis par le sujet ».<sup>12</sup> Je rappelle que le début de livre *L'amour du loup et autres remords* fait justement référence à cette problématique de l'Arche : « Les personnages rassemblés sous le toit de volume sont des animaux ».<sup>13</sup> Le livre se conçoit alors comme apparence de demeure puisqu'il comporte un toit, mais en cette maison qu'est le livre rien ne réside, ne peut être sédentaire. Cette maison, comme l'Arche biblique, erre sur les eaux. À cela, il faut ajouter que l'Arche d'Alliance ou l'Arche Sainte est dans la tradition judaïque un coffre où les Hébreux gardaient les Tables de la Loi et que maintenant ce mot désigne aussi le meuble où sont déposés les rouleaux de la Torah dans la synagogue. Il y a donc un lien très évident entre l'écriture et l'Arche, comme lieu d'accueil des textes. C'est contre la catastrophe que le livre s'écrit, pour sauver ce qui peut être détruit, oublié. En ce sens, il est bien l'Arche de Noé puisqu'il accueille momentanément ce qui doit échapper au déluge, ce qui peut disparaître : ici l'inoubliable.

10. Tout ce passage est déjà indiqué entre guillemets par Ouaknin, sans qu'il donne la source de ces mots.

11. OUAKNIN, Marc-Alain: op. cit. pp. 222-223.

12. CIXOUS, Hélène : *L'Amour du loup et autres remords*, Paris, Galilée, 2003, p. 165.

13. Ibid., p. 9.

« Le livre que je n'écris pas » qui l'écrit ? L'appel des commencements et des fins dans...

« Cet inoubliable est très oubliable. Au moment où il se produit, *je le sens*, c'est une sensation comparable à l'état qui suit le rêve : je dois le noter vif, ou je ne note pas et il disparaît... Si l'écriture ne venait pas conclure un pacte avec l'événement vital cet événement n'existerait plus. Très tôt, je me suis obligée à une discipline : au moment où l'inoubliable se produit qui va être oublié au moment même où il se produit, je m'ordonne « Attention ! agis ! ». C'est la devise de Faust : « Attarde-toi, instant, tu es si beau. *Verweile doch. Prends ton temps, instant. Prends ton éternité dans tes bras de mimosa. Je te prends prenant ton éternité dans tes bras* ». <sup>14</sup>

C'est donc contre le désastre que le livre écrit. Mais ce refuge que peut constituer le livre n'est que temporaire et défaillant. Cixous insiste sur ce fait : « Le livre avoue les limites de l'hospitalité et du recueillement. Il faut le dire. Nous faillons ». <sup>15</sup> Dans ses limites et ses failles, le livre ne parvient pas totalement à accueillir, et c'est en ce sens qu'il ne peut être une demeure dans laquelle on séjournerait puisque son hospitalité n'est pas totale. Le livre est alors voué à un certain échec de l'accueil et de l'écriture qui en ce lieu impossible ne peut trouver la paix du sens.

Au début du livre *Les Rêveries de la femme sauvage*, Cixous fait donc référence à un commencement, celui d'un « avais-je écrit », qui met en suspens le commencement du livre que nous avons entre les mains, *Les Rêveries de la femme sauvage*. Ce début renvoie à un autre moment que celui où s'écrit ce texte, mais il sert ici néanmoins de commencement, tout en faisant signe à une autre commencement. C'est cette apparition du livre, des livres à commencer dont Cixous parlera :

« j'avais écrit cela en pleine nuit de juillet et comme cela m'arrive parfois lorsqu'un livre fait son apparition, en pleine nuit toujours, attendu certes, espéré avec une patience extrême, capable de toutes les confiance et de toutes les humilités concevables et inconcevables, j'avais écrit ces lignes sur le coup du surgissement espéré mais inimaginable du livre qui donc voulait bien se rendre à mes supplications infiniment timides et donc comme je le fais dans ces cas de manifestation nocturne, j'avais écrit sans allumer afin de ne pas risquer de faire fuir le Venant [...] ». <sup>16</sup>

Or à l'apparition du livre en pleine nuit, Cixous répond sans hésiter et fait tout pour que le fantôme qu'est le livre ne disparaisse pas. Néanmoins si le livre se donne, c'est pour mieux de dérober, ce début sera perdu.

Cixous raconte qu'elle a écrit cinq pages « dans la joie sans garde » <sup>17</sup> sur son désir d'arriver en Algérie alors qu'elle y était. Or ces cinq pages ont été égarées, déplacées. Cixous les cherche longtemps ces « fameuses pages qui lui ont été accordées la nuit » <sup>18</sup> et n'arrive pas en en faire le deuil. Elle écrit : « [...] je ne cherchai d'ailleurs à aucun moment à me remémorer ces pages, l'idée de

---

14. Ibid., p. 172.

15. Ibid., p.165.

16. CIXOUS, Hélène: *Les Rêveries de la femme sauvage*, op. cit, p. 9.

17. Ibid., p. 11

18. Ibid., p. 12.

les reconstituer était inacceptable, je voulais celles-là, celles qui m'avaient été données et qui par un tour totalement inexplicable s'étaient volatilisées». <sup>19</sup> Enfin, après un travail sur la dépossession de l'Algérie, elle comprend que le livre lui-même, tout comme le pays, le lieu familier, est aussi une dépossession, une perte et qu'il faut cesser les recherches des pages perdues. Elle en arrive à penser l'écriture d'un livre comme remplacement des pages perdues, mais surtout comme remplacement impossible, puisque le livre qu'elle écrit à la place de celui qui est égaré lui rappellera qu'elle a perdu le commencement du livre, que tout livre est perte et rappelle celle-ci: «J'avais perdu un trésor irremplaçable. Et c'est cette perte irremplaçable elle-même qui allait remplacer les pages dont je n'admettais pas encore la mort, même si le temps passant, je m'approchais d'un abandon des recherches, c'est à dire d'un abandon d'un membre de mon âme». <sup>20</sup> C'est dans le sens de la perte, de la dépossession qu'il faut alors aussi comprendre le livre comme « atopique ». Le livre perdu ne se retrouve pas dans le livre écrit, il ne trouve pas là son lieu, puisqu'il n'aura pas lieu. Seul aura lieu le non-lieu qu'est le livre. La promesse du livre sera tenue dans le remplacement auquel celui-ci a donné naissance et pourtant elle sera rendue impossible.

### 3. LE LIVRE DE BON OU DE MAUVAIS AUGURE

Hélène Cixous dans *Tours promises* met en scène le livre à la fois comme promesse et prophète. Le livre annonce, n'annonce que lui même dès son début. En son commencement, il fonctionne comme son propre augure. Mais il reste prophétie, dans la mesure où ce qu'il annonce c'est lui-même comme ce qui vient, ce qui n'a pas (encore) lieu. Ainsi, le livre n'est pas ici le messie, mais bien plutôt sa promesse, promesse comme messie. Il se constitue en prolégomènes, prologues qui ne conduisent jamais qu'à une prophétie, celle du livre comme ce qui n'advient que dans son annonce. Le livre en ce sens devient un travail préhistorique, toujours antérieur à lui-même et pourtant il ne peut prétendre autre chose que d'être son propre contemporain, puisque, après lui, il n'y a encore que lui. Le livre est toujours cette promesse d'un futur qu'il constitue au présent. Il pourrait porter comme titre celui du livre de Blanchot *Le Livre à venir* <sup>21</sup>. C'est toujours lui, la promesse tenue et toujours différée. Le livre commence ainsi sur son impossibilité de commencer, sur une promesse qui ne peut se réaliser tout de suite ni pour l'auteure ni pour le lecteur .

Or comme tout oracle, le livre pour Cixous peut être de mauvais augure. Il a le pouvoir de conduire au maléfique et est ce par quoi le malheur, lui-même, a la possibilité d'arriver. Mais, en même temps il est œuvre de conjuration, d'exorcisme de ce que lui même contient : sa prémonition malfaisante. Cixous se rappelle que, petite, elle entre « dans la fiction sans la conscience ». <sup>22</sup> C'est à

---

19. Ibid.

20. Ibid., p. 17.

21. BLANCHOT, Maurice: *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, 1955.

22. CIXOUS, Hélène: *Tours promises*, op. cit, p.184.

« Le-livre-que-je-n'écris-pas » qui l'écrit ? L'appel des commencements et des fins dans...

la mort de son père qu'elle commence à écrire. La mère avait éloigné les enfants de la maison afin que la fin du père puisse avoir lieu, que la fin soit terminée et que les enfants n'assistent pas à cela. La mère avait, bien sûr, menti aux enfants en les confiant à une personne du voisinage puisque le père était déjà mourant ou peut-être mort et qu'elle ne leur avait pas dit :

« Afin de contrer ce mensonge minable et le pressentiment affreux de la mort de mon père, pressentiment dénié combattu jour après jour par l'hypocrisie lamentable de l'entourage, je m'étais mise à écrire un roman ou plutôt j'avais écrit un roman en trois jours une œuvre conjuratoire, adressée au destinataire déjà mort mais prétendument vivant et que je lui remettrais au plus tôt ». <sup>23</sup>

C'est ici contre le pressentiment que s'écrit le roman, comme cette promesse de la mort de son père que l'enfant Cixous porte en elle et qu'elle ne peut défaire que dans le livre destiné au père et à sa survie impossible. La question du livre se veut alors celle d'un serment d'écriture qui tient le père en vie, mais qui travaille le lieu même du pressentiment du futur en remplaçant ce futur, en le transformant. C'est donc pour remplacer la réalité que Cixous pense écrire, petite : « Je me suis réjouie d'avoir trouvé un remède à la méchanceté de la réalité qui prétend nous assigner une fois pour toutes à des faits qui ne conviennent ni à notre personnalité, ni à notre droit de déplacement ». <sup>24</sup> En fait, le père au moment du début du livre de l'enfance écrit par Cixous était sûrement déjà mort. À la fin du père, les enfants ne furent pas conviés et Cixous, l'enfant, écrit son texte chez les voisins, contre la mort du père, pressentie, mais qui était peut-être tout simplement sentie, parce qu'elle avait peut-être déjà eu lieu sans que l'enfant pût le savoir. Le livre s'écrit donc non seulement contre la mort, dans la lutte, mais aussi dans un accueil de celle-ci. Il est pressentiment inscrit dans le texte, pressentiment ou sentiment ou encore post-sentiment, analyse faite à son insu par une enfant à qui précisément on ne dit pas cela, on ne parle pas de la mort à venir ou passée. Cette enfant ne sait rien mais le livre pourtant sait tout en ne sachant pas en fait s'il s'écrit dans la perception du présent ou dans l'anticipation du futur, la mort du père. Il se veut avant tout l'effacement de cette fin terrible, inéluctable peut-être déjà advenue, par un remplacement plus heureux. Il s'écrit dans l'après coup qu'il prend pour le futur sur lequel il aurait prise. L'écriture se trouve alors du côté de la conjuration tout autant que de la prémonition, de l'acceptation de l'inéluctable parce c'est en elle que se dépose le père à la fois mort et vivant. L'écrivaine est paradoxalement prophète de malheur et oiseau de bon augure, elle apporte dans une même parole, la survie et la mort du père, la naissance du livre et sa fin, son commencement et sa clôture.

#### 4. L'ORIGINE DOUBLE DU LIVRE

*Tours promises* d'Hélène Cixous s'ouvrira donc sur deux commencements. À l'instar de ce qui se passe dans la Genèse qui décrit précisément le commence-

---

23. Ibid., p. 189.

24. Ibid., p. 188.

ment de tout, il ne peut y avoir un seul commencement, mais bien deux, que l'on retrouve d'ailleurs dans la table (des matières) sous les titres : « commencement du 15 juillet »<sup>25</sup>, « commencement du 11 juillet ».<sup>26</sup> S'il y a un deuxième récit de la Création dans la Genèse, qui ne contredit pas le premier, mais qui le reprend en s'y substituant, en le défaisant, alors qu'il s'empêche lui-même d'avoir le dernier mot, ici, dans le texte de Cixous, il y aura aussi deux débuts, qui seront toujours en rapport de double, de miroir l'un de l'autre. Cette idée de la gémellité, du deux comme inaugural, traverse tout le livre *Tours promises* de Cixous comme il traversait *les Rêveries de la femme sauvage* ou *Benjamin à Montaigne Il ne faut pas le dire*<sup>27</sup>. Il y a en effet les tours jumelles, les Twin Towers, la tour Montaigne et les tours de Manhattan, le frère et le semifrère, la mère et la tante, les deux vieilles tantes Selma et Jennie Jonas qui sont autant de manifestations d'un dédoublement nécessaire de tout dans le récit, de tout récit. Au commencement étaient deux paroles, au commencement étaient deux commencements, comme si le principe qui engendre le livre, son origine est d'avance marqué par l'impossibilité de l'un, du singulier. La gémellité des commencements, leur travail de répétition font en sorte que le récit peut apporter le malheur ou le bonheur : il est pris dans une indécidabilité de sa propre prophétie.

Cixous écrit dès le début, dès les commencements : « Maintenant j'avais deux commencements à peine séparés par quelques jours pour ce nouveau livre [...]. Le fait d'avoir deux commencements en lice dès le départ est une chose aussi mauvaise que bonne. Se plaindrait-on d'avoir du choix? Le choix est la chance est le malheur humain. Comme s'il y avait une loi ».<sup>28</sup> En ce sens, le texte est prophétique, sans que l'on sache de quoi : du bon comme du mauvais. On ne peut comprendre sous quel signe il s'écrit. Son sens va dans tous les sens et reste à l'image des rêves prophétiques de la narratrice qui n'ont « aucun sens aucun ».<sup>29</sup> Comme si justement la prophétie restait toujours voilée, non signifiante et non intelligible. C'est en cela qu'elle serait prophétie parce qu'elle reste sans sens défini, immédiat. Elle semble toujours porteuse de deux sens au moins qui ne vont pas toujours dans le même sens. Or, pourtant dans l'après coup, dans le posthume du texte, ce qui est advenu sera vécu comme prévisible, lisible :

« Ainsi la chose qui ne pouvait pas arriver est arrivée, donc la chose avait semblé ne pas pouvoir arriver, elle portait en elle le gène de son autodestruction et nous n'avons rien vu. Non que nous soyons aveugles mais que précisément ce qui va périr par exécution capitale intérieure présente pendant de longues périodes, des années parfois, l'apparence de l'immortalité ».<sup>30</sup>

---

25. Ibid., p. 15.

26. Ibid., p. 31.

27. CIXOUS, Hélène : *Benjamin à Montaigne. Il ne faut pas le dire*, Paris, Galilée, 2001.

28. CIXOUS, Hélène : *Tours promises*, op. cit., p. 9.

29. Ibid., p. 33

30. Ibid., p. 89.

« Le-livre-que-je-n'écris-pas » qui l'écrit ? L'appel des commencements et des fins dans...

« Plus tard, après enquête, il sera démontré que tout était prévisible, il eût suffi de pouvoir lire l'illisible et on aurait bien vu l'invisible ». <sup>31</sup>

Dans le post-catastrophique, ou encore le post-mortem, il est possible de voir qu'on aurait pu avoir vu. La prophétie ne se dévoile que dans son accomplissement posthume, même si elle contenait en elle de quoi la faire apparaître, elle reste ce qui ne peut se comprendre qu'après enquête, toujours trop tard, après coup même si elle porte des pressentiments dont on ne peut jamais savoir avant s'ils engendreront du bon ou du mauvais.

## 5. L'APRÈS COUP

C'est à une réelle théorie de la lecture que Cixous convie ainsi ici. Il est possible de lire seulement quand tout a été accompli, a posteriori et ce qu'on lit c'est précisément ce qui a résisté à toute lecture, à l'interprétation et qui pourtant commande celle-ci :

« Je ne vois même pas que je ne vois pas, je ne sais même pas que je ne sais pas, mais quelqu'un d'autre en moi dans mes ténèbres reçoit l'information perdue et me fait plus tard, auparavant, parvenir le télégramme. La personne dans l'obscurité qui surprend ce qui m'échappe, qui est sur le passage de ce qui pour moi n'a pas eu lieu, qui me donne des nouvelles de tous les mondes c'est elle, elle, comme il dit dans *H.C.* ». <sup>32</sup>

La lecture ainsi pensée s'effectue donc à l'insu de celle qui lit, qui ne voit pas, mais qui, ne voyant pas, voit et peut lire ce qui se donne à lire comme perte. Cette perte, ce « ce qui n'a pas eu lieu » a lieu a posteriori, « plus tard », écrit Cixous, mais ce « plus tard » est aussi un « auparavant ». Qu'est ce « plus tard, auparavant » dont Cixous parle? Qu'est cette confusion des temps qui fait que le futur est déjà dit, inscrit, réalisé sans avoir été? C'est le temps de l'événement comme ce qui était annoncé, de l'événement comme prophétie, comme prémonition advenue, comme prédiction réalisée. La prophétie n'avait peut-être pas été proférée, mais dans l'événement et son « après coup », on sait qu'on aurait pu prévoir et voir que quelque chose en nous, l'autre, a bien déchiffré et que ce qu'il a interprété était vrai. La prophétie est advenue. L'autre en nous ne se trompe jamais a posteriori, après, auparavant. Il a prophétisé dans l'après coup. Advient ce qui était appelé à advenir. Il n'y a qu'à savoir lire, à posteriori, auparavant. Dans le savoir qu'on a su que confère l'événement. En quelque sort le post-catastrophique et toujours une pré-catastrophe, la lecture d'un auparavant qui vient décider du passé comme du maintenant, qui donne l'événement à lire à l'aune de la prophétie qu'il a réalisée à son insu.

La théorie de la lecture qui soutient ici le livre reste une théorie de l'écriture, comme lecture. Il n'y a d'autre écriture que celle qui se lit, celle qui, à travers elle-même, lit l'insu après coup. Cet « in-su » qui travaille le texte ne cesse de le

---

31. Ibid., p. 90.

32. Ibid., pp. 49-50. Ici Cixous fait référence au texte de DERRIDA, Jacques : *H.C. pour la vie, c'est à dire*, Paris, Galilée, 2002.

faire avancer comme interprétation de lui-même. Ceci fait de l'auteure une lectrice pythie de ses propres mots qu'elle décrypte toujours, qu'elle interprète en recréant une autre parole indécryptable, prophétique qui demande à son tour, justement son tour promis, d'être décrypté prophétiquement. Il n'y aurait dans les derniers livres de Cixous (et même avant, mais cela serait à penser) que de la prophétie, une série de prophéties non interprétables mais toujours interprétées. Le livre serait donc au plus près de la parole prophétique si l'on accueille l'idée que la parole c'est déjà de l'écriture, du non-immédiat, quelque chose à décrypter indéfiniment comme la parole biblique, comme le verbe. L'écriture apparaît comme une science divinatoire qui ne conduit jamais, dès son origine. à un sens, mais qui dès le départ est double, sans sens premier. Le sens dévoilé est pourtant toujours le vrai, une prophétie accomplie. Le futur est un déjà vu, pressenti dans le sens où ce qu'il fait advenir c'est le passé ou quelque chose inscrit en celui-ci. Ainsi, rien ne peut arriver de nouveau. C'est là qu'est la malédiction dont il faut se délivrer. Cixous écrit à ce sujet : « mon ambition secrète était surtout d'exorciser la malédiction qui nous mettait dehors, le plus vite possible ». <sup>33</sup> L'écriture est conçue comme maudite dans la mesure où elle porte sa fin inscrite en elle. Le début d'une phrase commande sa terminaison. Et la première fois engendre la dernière, pas maintenant, mais dans cet « après, auparavant » que Cixous pointe du doigt et que j'appelle l'interprétation. À la fin, tout est à sa place. Nous voyons maintenant que nous aurions pu savoir, mieux lire : c'était écrit.

La stratégie de Cixous consiste alors à brouiller l'écrit, à le multiplier, à le complexifier. Le texte a deux commencements, se dédouble comme les tours jumelles, se double de digressions, de paroles qui le conduisent dans toutes les directions, afin de déjouer la malédiction d'une interprétation qui d'avance, « après, auparavant » crée un effet de sens et un seul sens, une direction au texte. On pourrait dire que Cixous est une Pénélope de l'écheveau du temps prophétique. Il s'agit pour elle de détricoter tous les fils de la destinée du livre afin d'empêcher la fin inéluctable d'avoir lieu. Faisant cela, bien sûr, elle participe autrement au destin auquel rien n'échappe. Le livre, va toujours en avant, vers sa progression, vers sa fin.

Le double de remplacement qui se substitue à un objet dont on n'arrive pas à faire le deuil participe de cette tentative de « dés-intrication » du destin. Le travail du posthume comme accomplissement d'un début hante *Tours promises* et plus généralement les livres de Cixous. Elle-même parle d'elle en « posthumiée » <sup>34</sup> et je pense que c'est contre cette « posthumisation » <sup>35</sup> qu'elle écrit, contre l'œuvre dans sa totalité qui veut former un tout, du premier livre au dernier et qui créera un sens « après, auparavant ». *Tours promises*, ne l'oublions pas, raconte le moment où Cixous confie ses manuscrits, des caisses et des caisses

---

33. Ibid., p. 256.

34. Ibid., p. 64.

35. Je réfère ici, par intertextualité, au mot de Cixous.

« Le-livre-que-je-n'écris-pas » qui l'écrit ? L'appel des commencements et des fins dans...

à la BN, le moment où en quelque sorte la logique du posthume, de l'interprétation finale prend place. « Lorsque mon ami Jacques Derrida s'est adressés au public de la BN, il dit « gardez vous de » ou il a dit : « jette! » Je n'étais pas moi-même, je n'étais que d'une oreille. J'aurais dû écouter l'oracle. Écoute-t-on l'oracle? De quelle oreille?»<sup>36</sup> Or Cixous ne jette pas le livre, les livres, elle les archive à la BN et ainsi entre dans la logique de l'« après, auparavant ». Comment y échapper? Le livre, en effet, est tout, il n'y a pas de hors livre pour elle. La théorie de la lecture chez Cixous est une théorie herméneutique du monde et du livre, du monde par le livre, du livre par le monde.

## 6. LE-LIVRE-QUE-JE-N'ÉCRIS-PAS

Dans les récits de Cixous, ceux qu'elle écrit depuis quelques années, il y a la mise en scène d'un jeu que jouerait le livre avec la vie. On pourrait dire que Cixous travaille l'histoire familiale, la rejoue. Elle ne raconte pas des histoires, elle tisse des liens toujours étranges, faux et vrais entre la réalité et la fiction, en rendant ces dernières inextricables. Le livre et la vie sont avalés l'un par l'autre, « invaginés » dirait Derrida, le philosophe, personnage des livres de Cixous. Le livre et la vie se confondent. En ce sens, le livre qui pense le monde, qui le reflète, le prend en lui, fait advenir le monde comme livre et le livre comme monde. Il y a là un geste d'« inséparation » entre la réalité et la fiction C'est du moins ce que le livre prétend, parce que nous lecteurs nous n'avons accès qu'au livre qui « insépare », qui gobe la réalité, qui la fait sienne en lui redonnant toujours vie, autrement. Le livre a des effets sur la vie. En effet, le personnage du livre a une vie qui vient perturber celle de son modèle. Un personnage du livre se détache de ce qui est son jumeau dans ce que Cixous décrit comme la vie. Le personnage peut venir gâcher la vie de la personne, c'est du moins de que raconte le livre *Tours promises*, où le texte dit que le frère de la narratrice, H.C. nommée par le Derrida du texte, ne veut plus être le personnage que sa sœur a créée et interdit à cette dernière dorénavant de l'utiliser dans ses livres. Le personnage et la personne refusent l'« inséparation », mais c'est le personnage du livre comme frère réel qui exige cela, c'est le frère réel déjà personnage qui demande à ne plus être ce qu'il est. Le personnage ne veut plus être personnage, mais comment le pourrait-il? Nous sommes confrontés à un paradoxe ici. Nous pourrions dire ainsi que la vie est déjà un personnage de Cixous. En ce sens, le livre n'a d'une certaine façon pas de hors soi. Il n'est que soi et tout prend sens en lui, dans un sens qui approche du non-sens.

Et pourtant quelque chose hante le livre qui n'a pas d'extériorité. Quelque chose lui échappe en lui-même. C'est son propre fantôme, ce qu'il aurait pu être ou plutôt ne pas être :

« Pas un jour depuis bientôt quarante ans sans que je pense à ce livre dis-je. Je pense au livre que je n'écris pas. À force d'y penser celivrequejen'écris pas devient mon compagnon inconnu mon ombre invisible mon allié secret mon tout sans visage

---

36. CIXOUS, Hélène : *Tours promises*, op. cit., p. 64.

mon invivant sans mort, à moins qu'il ne soit le livre laissé pour mort par chaque livre que j'écris aux prix d'un livre que je n'écris pas».<sup>37</sup>

Si Cixous n'arrête pas d'écrire, si elle accumule les pages, les livres à une vitesse vertigineuse, c' est parce qu'il faut bien qu'Hélène Cixous n'écrive pas ce livre qu'elle n'écrit pas. L'écriture devient une façon de ne pas écrire le livre imaginaire, souhaité, qui permet à tous les livres de s'écrire dans l'impossibilité qu'il a, lui, d'exister comme advenu. Il n'est que promesse qu'on ne peut tenir. «Je crois, écrit-elle, que Le-Livre-que-je-n'écris-pas est la cause première de tous les livres, la tombe et le berceau de Dieu».<sup>38</sup>

Pour Cixous, alors que tous les livres qu'elle écrit ne peuvent tenir leurs promesses, « le- Livre-que-je-n'écris pas » peut, lui, être fidèle à sa parole, puisqu'il n'est pas sous l'égide de sa prémonition, de sa prédestination qui dès la première ligne le happerait vers sa fin. C'est sur « le-Livre que-je-n'écris-pas » que Cixous dialogue avec sa fille dans le livre *Tours promises*

« Le livre que je n'écris pas » dit ma fille, c'est générique.

Le livre que je n'écris pas, dis-je, c'est celui que je n'écris pas, c'est Lui seul.

Ou peut-être dit ma fille, emploi mallarméen du Livre, Le livre, je ne l'écris pas, la chose livre en général je ne l'écris pas,

Mais aussi, pensai-je, le Livre que je n'écris pas c'est celui que je n'écris pas [...]. »<sup>39</sup>

Parce qu'en fait, pour Cixous, « le-Livre-que-je-n'écris-pas » est le seul qui ne se soumette pas à la loi de l'écriture. Il ne fonctionne pas en engendrant le sens passé, présent et à venir. Il n'est une machine prémonitoire qui ne s'arrête jamais d'être la lectrice du passé faisant ainsi advenir un futur. Le livre, en général, est progrès. Il avance. « Celui-que-je-n'écris-pas » ne répond à aucune suite logique inscrite dans son commencement, à aucun impératif d'en finir : « Cependant mon livre va toujours en avant. Tandis que Le-Livre-que-je-n'écris-pas va librement dans toutes les directions ».<sup>40</sup>

Cixous n'échappe pas au livre, au posthume. C'est par lui, en lui, qu'elle le déjoue. Si le livre va toujours vers sa fin, comme nous l'avons vu, « le-Livre-que-je-n'écris-pas » va dans tous les sens et défait les interprétations. Il est souverain, possible, toujours possible puisque virtuel. Il accompagne l'écriture sans jamais s'y trouver pris : « Je pense si souvent et peut-être toujours au Livre-que-je-n'écris-pas, je ne peux pas dire qu'il y a des jours ou moments où je n'y pense pas, c'est seulement la nature de ma façon d'y penser qu'y varie [...]. Je peux me dire que j'aimerais l'écrire, mais cette pensée appartient au royaume du ne jamais écrire».<sup>41</sup> Ce travail du négatif que l'on pouvait avoir déjà relevé

37. Ibid, p. 21.

38. Ibid., p. 108.

39. Ibid., pp. 20-21.

40. Ibid., pp. 152-153.

41. Ibid., pp. 106-107.

« Le-livre-que-je-n'écris-pas » qui l'écrit ? L'appel des commencements et des fins dans...

dans le livre de Cixous *Le jour où je n'étais pas là*<sup>42</sup> vient paralyser l'ordre du posthume, de l'œuvre faite, classée et interprétée. Le jour où je ne suis pas là, quelque chose arrive de primordial, de même que c'est « le-Livre-que-je-n'écris-pas » qui reste le plus important. *Tours promises* finit ainsi :

« Tout est à cause du Livre que je n'écris pas.  
Tout est à côté ».<sup>43</sup>

La prophétie du livre se réalise implacablement dans la mesure où elle laisse la liberté au « Livre- que-je-n'écris-pas ». Le livre qui s'écrit devient le prix à payer pour faire exister « Celui-que-je n'écris-pas ».

« Si je n'avais pas ce livre, avais-je noté dans le cahier noir 1998, ce livre à ne pas écrire je n'écrirais pas mes autres livres, c'est pour ne pas écrire ce livre que j'écris d'autres livres, on peut donc penser qu'à ne pas écrire on écrit d'autant il faut un livre à ne pas écrire, ce qui n'empêche pas le regret, il faut un livre à ne pas écrire avec regret surtout ne pas renoncer à vouloir écrire et vouloir écrire le livre que je n'écris pas ».<sup>44</sup>

Ce n'est que dans l'écriture que l'écriture vient à s'effacer. Le livre se trouve alors nié chez Cixous. Un des chapitres de *L'Amour du loup et autres remords* porte d'ailleurs ce titre « Le livre nié ».<sup>45</sup> Cixous défait ainsi la malédiction du livre mais elle n'en sort pas. Elle ne fait que le tour de celle-ci. Elle joue des tours au lecteur, lui fait le coup de l'interprétation mais ce qui est promis<sup>46</sup>, « le-Livre-que-je-n'écris-pas », ce n'est qu'un tour, un trope dans le livre, « le-Livre-que-je-n'écris-pas », « l.q.n.j.p »<sup>47</sup>, qui fonctionne comme un personnage, un nom propre qui perd son référent.

La terre promise, tour promise du « Livre-que-je-n'écris-pas » n'a pas de lieu, elle est un tour du langage, une tour détruite dès qu'on la désigne et comme les Twin Towers qui n'existent plus, elle est une ruine faite dans le livre écrit. Il n'y a rien d'autre si ce n'est le fait que l'on puisse parler de ce « Livre-que-je-n'écris-pas », même s'il n' existe pas. C'est la perte du livre inexistant qui aura lieu dans un livre écrit. C'est écrit, nous lance Cixous. De lui, du « Livre-que je-n'écris-pas », on peut retrouver des traces dans la langue. L'insistance à le nommer dans *Tours promises*, l'incantation par laquelle il vient à exister montrent qu'il existe d'une autre façon qu'en tant qu'objet déterminé. Des morceaux de lui, des témoignages de ses existences virtuelles sont présents un peu partout. Il ressemble ainsi aux Twin Towers détruites et évoquées par Cixous qui désormais existent ailleurs que dans leur réalité ou sur leur site (elles sont par exemple sur

---

42. CIXOUS, Hélène: *Le Jour où je n'étais pas là*, Paris, Galilée, 2005.

43. CIXOUS, Hélène: *Tours promises*, op. cit., p. 256.

44. Ibid., pp. 113-114.

45. CIXOUS, Hélène : «Le livre nié», *L'amour du loup et autre remords*, op. cit., pp. 163-180.

46. Je joue ici sur le tour promis et la tour promise du titre de Cixous.

47. CIXOUS, Hélène : *Tours promises*, op. cit., p. 175. Notons ici que Cixous écrit ce Livre de diverses façons, avec ou sans majuscule, trait d'union ou espace entre les mots. Ainsi même dans sa façon d'être nommé, «le-Livre-que-je-n'écris-pas » reste insaisissable.

les cartes postales que regarde Cixous). Mais ce qui distingue « le-Livre-que-je n'écris-pas » des Twin Towers, c'est que précisément, il ne peut disparaître. Il est ineffaçable, parce que jamais écrit. Il est le Livre absolu.

« je ne peux pas dire non plus exactement que je n'écris pas Le-Livre-que-je n'écris-pas, ce serait s'en tenir à croire que seul s'appelle écrire le tracement de mots sombres sur le papier clair, il y a bien des façons, je veux le croire, d'écrire Le-Livre-que-je-n'écris-pas, c'est-à-dire de l'écrire caché, silencieux, invisible, c'est-à-dire de le laisser s'écrire selon sa volonté sur les cahiers de tous genres et espèces [...].

Le-livre-que-je-n'écris-pas, s'il est introuvable en tant que livre proprement dit, n'est pas sans cahiers, sans mille petits carnets de refuge, il est lui-même un rêve mais continué pas toujours noté mais ineffaçable qui ne laisse en blanc aucune des pages soit réelles soit imaginaires d'une très longue histoire qui ne sera jamais rassemblée ni livrée à aucune lecture extérieure ».<sup>48</sup>

« Ce Livre existe absolument autant et aussi peu que Dieu existe autrement. Comme n dit de Dieu ou du chat, il ne lui manque que la parole ».<sup>49</sup>

C'est cette absence de parole qui lui garantit son éternité, sa pérennité, mais aussi sa fragilité la plus totale. Si « le-Livre-que-je n'écris-pas » est absolu, il n'est aussi rien. Il reste quelque chose qui n'a pas de réelle existence, ou alors, et Cixous le dit, il vit une existence autre, qu'il faut concevoir, comme l'existence de Dieu, dans ce qu'elle a d'impensable, d'absolument irréductible à la pensée.

« Le-Livre-que-je-n'écris-pas », je ne sais qui l'écrit, mais ce n'est pas moi, dirait Cixous. Il est celui qui échappe au monde, à l'origine et à la première phrase, à la fin inscrite dès le début. « Le-Livre-que-je n'écris pas » n'est écrit par personne, et surtout pas par le destin tel qu'il se prévoit. C'est en cela qu'il n'a aucune sens, aucune destination. Il erre absolument. C'est déjà beaucoup.

---

48. Ibid., p. 111.

49. Ibid., p. 112.